



Le Reporter

Le journal des étudiants et des étudiantes aux certificats de rédaction et de journalisme de la faculté de l'éducation permanente de l'U. de M.

Année 2, Numéro 3

Novembre 2000

Mom Boucher Superstar

THIERRY LARIVIÈRE

Les cinéphiles avertis auront remarqué l'allusion au titre du film de Norman Jewison *Jesus Christ Superstar*. Évidemment, loin de nous l'idée d'assimiler le chef des Hell's au représentant sur terre du paradis. Mais, sur certains points, la comparaison peut être éclairante.

Rappelons rapidement les faits saillants de la campagne de marketing du célèbre groupe de motards : le mariage catholique d'un Hell's célébré avec la participation de Ginette Reno et Jean-Pierre Ferland, le sommet des chefs au Palais de justice de Québec et la seconde rencontre au restaurant Bleu marin. Le tout fidèlement livré par Claude Poirier, le chevronné reporter du journal *Allo police*. Or, rien de très resplendissant dans ces tentatives maladroites d'acquiescer une certaine légitimité. Pourtant, les médias sont fascinés et reprennent, pour la plupart, les moindres images du chef mythique. Les médias sérieux, comme *l'Actualité*, traitent eux aussi de la question, mais sous l'angle un peu plus général des moyens à prendre pour mater le crime organisé.

La peur est certainement un des moteurs de l'envoûtement qu'exerce Maurice Boucher, mais ce n'est pas le seul. C'est sur l'aspect hors la loi que nous voulons insister. *Jesus Christ Superstar* transposait la vie de Jésus dans le monde moderne en faisant du Christ un hippy. Un autre hors norme. Le Jésus des Écritures était lui aussi accusé par la loi à son époque. Il s'opposait à l'Ordre romain et au commerce excessif qu'il jugeait injustes. Remarquons que Mom Boucher, dans sa campagne de charme, cherche à garder l'aura du bandit tout en essayant de passer pour un « bon gars » qui vise l'entente

et qui approuve le mariage. Son opération, qui vise à mystifier les foules, fonctionne dans la mesure où les gens s'identifient en quelque sorte à lui. Plusieurs sont impressionnés secrètement par la possibilité qu'incarne Boucher d'échapper à la loi. D'un côté, on est horrifié par les meurtres des Hell's, mais, de l'autre, certains sont tentés par la possibilité de vivre sans payer d'impôts, sans horaire fixe et en se foutant de la prohibition de la marijuana.

La réaction des gouvernements à la pauvreté et l'injustice est si lente et si timide que plusieurs peuvent être tentés de s'en sortir en transgressant la loi.

Plusieurs personnes, dans notre société, ressentent profondément l'injustice dont elles sont victimes. La pauvreté est de plus en plus omniprésente, comme l'a fort justement souligné récemment la Marche mondiale des femmes. La réaction des gouvernements à la pauvreté et l'injustice est si lente et si timide que plusieurs peuvent être tentés de s'en sortir en transgressant la loi. Une bonne façon d'évaluer le niveau de justice d'une société est donc de vérifier son taux de criminalité : plus il y a de crime, plus on peut supposer l'injustice au sein de celle-ci. Certains des exclus se joignent à un groupe criminel pour devenir quelqu'un. D'autres sont fascinés par les hors la loi, les Harley Davidson, les vedettes, les gens riches et célèbres, et par tous ceux qui échappent aux normes.

Jésus-Christ voulait changer de manière pacifique la loi de son époque pour instaurer une loi plus juste. Les motards brisent très violemment la loi, et sans rien proposer d'autre. Mais qui donc propose de véritables changements pour une plus grande justice de nos jours ?



Noces à l'italienne

Les fusions municipales risquent d'être coûteuses

SIMON COURNOYER

La ministre des Affaires municipales et de la Métropole, Louise Harel, tient mordicus à réformer les structures municipales. « Le statu quo n'est pas et ne saurait être, en aucune façon, une option », a-t-elle déjà affirmé à ce sujet. Les partisans d'une telle réforme seront prochainement ravis : la réorganisation municipale entrera en vigueur dès le 1^{er} janvier 2001.

Une loi adoptée au mois de juin dernier permettra au gouvernement québécois de décréter des fusions municipales. Le grand nombre de municipalités au Québec exaspère Mme Harel. Malgré une population moindre, le Québec compte plus du double de municipalités que l'Ontario : 1 306, comparativement à 537 dans la province voisine. Cela s'explique surtout par la forte présence de petites municipalités : près de 85 % des localités comptent moins de 5 000 habitants.

Selon la ministre, « l'objectif visé par les regroupements est de fournir aux citoyens des services à un coût moindre ou de meilleurs services à un coût équivalent ». Les fusions entraîneront des économies d'échelle, c'est-à-dire une baisse des coûts relatifs (coûts par habitant) faisant suite à une augmentation de la taille d'une municipalité.

Le gouvernement confie à la Commission municipale du Québec et à des mandataires la mission de soumettre des recommandations à la ministre en matière de fusions. Les recommandations de ces derniers touchent le territoire des futures communautés métropolitaines de Montréal, de Québec et de l'Outaouais. Les fusions engendrent des économies d'échelle uniquement lorsqu'elles se produisent dans les très peti-

tes municipalités. Selon Jacques Desbiens, professeur d'administration publique à l'Université du Québec à Chicoutimi, « il faut au moins 2 000 habitants pour que les coûts soient répartis de façon optimale. » Au-delà de cette taille, les dépenses relatives augmentent. Les fusions risquent de se traduire alors par un surplus de taxes à payer et une diminution des services aux citoyens. Ce problème, explique M. Desbiens, s'explique par une plus forte bureaucratie et « la tendance à long terme des grands ensembles à moins bien contrôler la croissance de leurs dépenses. »

M. Desbiens a étudié l'ensemble des municipalités du Québec en termes de coûts par habitant. Selon lui, la création de Laval, issue en 1965 de la fusion de toutes les municipalités de l'île Jésus, n'a pas été bénéfique pour les citoyens. « Sans cette fusion, dit-il, tous les habitants de l'île Jésus paieraient moins de taxes ! » Il arrive à cette conclusion suite à ce postulat : « Dès qu'on passe d'une tranche de population à une autre, les coûts augmentent. » Pour les villes de 10 000 à 50 000 habitants, les dépenses moyennes sont de 1 115 \$ par habitant, comparativement à 1 226 \$ à Laval. Inférieur à 10 000 habitants, les coûts relatifs sont encore moindres.

Cependant, il serait bénéfique de réaliser des fusions pour les très petites municipalités. Pour celles-ci, les citoyens pourraient profiter d'une baisse de taxes. S'il se produit des fusions dans les régions de Montréal et de Québec, comme le suggèrent les mandataires de celles-ci, les citoyens risquent d'en subir les conséquences. Et cela trahirait l'objectif fixé par Mme Harel concernant les fusions.



WWW. KKK. COM

MATHIEU LEROUX

Tous s'entendent pour dire que le fait qu'Internet ne soit pas réglementé cause problème. Cela met effectivement en doute la crédibilité de toute information trouvée sur le net puisque n'importe quel *Tito* peut prétendre connaître n'importe quel sujet. Et puisqu'Internet est libre de toute censure, il a permis l'apparition de sites diffusant de la pornographie, qu'elle soit infantile, juvénile, adulte ou animale. Mais s'il est vrai que ce même *Tito* peut assouvir ses désirs pervers devant son écran, il pourrait aussi bien décider de s'engager dans une milice néonazi.

En effet, les groupes extrémistes prônant la suprématie de la race blanche ont trouvé pignon sur rue dans les pages internautes, comme par exemple, le groupe *Aryan Nations*, un des groupes d'extrême-droite les plus dangereux des États-Unis.

Le groupe a été fondé par Richard Butler, qui se proclame aujourd'hui pasteur, dont le but principal est simple : « Propager la haine envers les Noirs, mais surtout les Juifs ». Ils sont plusieurs milliers de membres répartis à travers les États-Unis, mais aussi partout à travers le monde, dans une coalition d'anciens membres du Klu Klux Klan (KKK), de jeunes néo-nazis et de militants d'extrême-droite anti-gouvernementaux. Ils ont des bureaux situés dans vingt États américains et leur site est traduit en douze langues. Ils ont des milices entraînées et armées jusqu'aux dents. Tous ont la même paranoïa : ils sont persuadés que le gouvernement et les médias sont contrôlés par les Juifs qui, aidés des Noirs, prendront le contrôle des États-Unis et, éventuellement, du monde entier. À titre d'exemple, le site d'*Aryan Nations* donne une liste de quarante et un membres de l'administration Clinton qui seraient d'origine juive. On y trouve aussi une liste de 75 Juifs haut placés dans diverses en-

treprises américaines.

Cela peut vous surprendre, mais le groupe *Aryan Nations* a de profondes convictions religieuses. Toute leur propagande est articulée autour du discours catholique, qu'ils interprètent à leur avantage, bien sûr. Une des sections du site web se nomme d'ailleurs « Where to look in The Bible on negroes and jews » (tiré par les cheveux, et pas à peu près). Ils se proclament « enfants de la lumière », se réclament tous descendants d'Adam, « le père de la race blanche ». Les Juifs sont décrits comme étant les « vrais enfants de Satan », « le résultat du péché originel d'Ève ». Et n'allez pas croire qu'il s'agit ici d'un groupe isolé et marginal. À lui seul, le site Internet de *Aryan Nations* comporte 54 liens vers d'autres sites de propagande haineuse et raciste.

Il s'agit maintenant de savoir jusqu'où nous irons dans la défense de ce que nous appelons la liberté d'expression. On ne peut prendre à la légère des propos qui invitent à la violence et à l'intolérance envers nos semblables. Sinon, il ne faut pas se surprendre de voir des atrocités commises au nom de la préservation de la race blanche, comme ce fut le cas en 1995 lors de l'attentat à la bombe commis dans un édifice gouvernemental, à Oklahoma City, qui fit 167 morts.

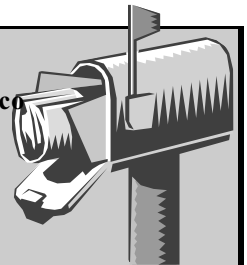
L'histoire de James Byrd est tout aussi terrifiante. Tandis qu'il faisait de l'auto-stop sur une route du Texas, l'Afro-américain a eu la malchance de tomber sur trois *rednecks* qui, « juste pour rire un bon coup », l'ont attaché puis traîné derrière leur beau *pick-up* « made in America ». Au cours de cette charmante ballade, un bras et la tête de Byrd se sont détachés de son corps. Le racisme demeure un crime condamnable qui est trop souvent marginalisé. C'est une blessure sociale qui n'a jamais été guérie complètement. Il faut maintenant prendre les moyens de l'éliminer.

Le Comité de rédaction :

Marylène Têtu (coordonnatrice), Philippe Beauchemin,
Thierry Larivière, Maxime Demers, Pierre Cayouette (conseiller)
Infographisme : Normand Bélisle
Collaborateurs : Rachel Bellemare, Yves Charbonneau, Simon Cournoyer,
Emmanuelle de Mer, Mathieu Leroux, Karim Rosaz
Correctrice : Marie Leduc

Écrivez-nous :

lereporter@moncourrier.com



Loiseau du FLQ

RACHEL BELLEMARE

Vols de banques, cambriolages, infiltrations policières, clandestinité, discours politiques et sociaux, voilà autour de quoi tournait la vie d'Éric Loiseau dans les années 70. Il côtoie alors deux groupes montréalais qui se livrent à des activités violentes reliées au FLQ, l'un plus spontané et l'autre plus organisé. Rencontré le vendredi 6 octobre lors du colloque « La mémoire d'octobre 70 », à l'UQÀM, il témoigne de son passé felquiste.

« On a pensé que j'étais une sorte d'agent double parce que j'avais été dans les deux groupes. Personne n'avait jamais fait le lien avant moi », déclare Éric Loiseau. À l'été 1971, cet homme alors âgé d'une vingtaine d'années amorce son implication felquiste. « Je croyais à cette époque-là qu'il n'y avait pas d'autres solutions pour arriver à faire l'indépendance et pour créer une société nouvelle. Mais le fait de le penser dans ce temps-là, c'était une erreur », confie-t-il.

Le premier groupe s'apparente au FLQ d'octobre 70. Sa seule priorité est de ramasser de l'argent. Les moyens employés sont dignes des vieux films policiers. « Il fallait procéder à ce que le groupe appelait les expropriations, c'est-à-dire faire des vols de banques et des cambriolages », explique Loiseau. L'improvisation et l'absence de discussions politiques et stratégiques du groupe ne l'intéressent pas. Et « un vol de banque n'est pas à proprement parler une promenade à la campagne », rajoute-t-il. Après quelques temps, il décide de quitter cette cellule.

Le deuxième groupe est dirigé par Pierre Vallière. « Vallière, c'était un petit peu le gourou de l'action violente au Québec. Il avait été l'un des premiers théoriciens sérieux de la lutte armée dans les années 60 avant d'être incarcéré », raconte son acolyte. Cette organisation privilégie une action à long terme. « L'action devait être en priorité la construction d'une armée de libération sans nécessairement passer aux actes », ajoute-t-il.

Une base d'opération s'établit à son appartement. Il organise des rencontres pour discuter de la réalisation d'une armée solide. Il en discute aussi pendant plusieurs semaines avec Vallière. Ils arrivent à une conclusion. « On s'est dit : On n'est pas au tiers-monde, on n'est pas sous une dictature, on est en régime démocratique. Jamais personne ne nous appuiera, jamais on ne pourra monter une organisation sérieuse, donc il faut arrêter ça. » Pourquoi ne pas continuer malgré cela ? « C'est qu'on voyait comment c'était mal organisé. Il était très facile d'infiltrer ou de manipuler un groupe aussi fragile », convient Loiseau. « C'est donc moi qui ai alors mis fin au FLQ avec Pierre Vallière. »

Cette révolte québécoise qui avait débuté en 1963 prend donc fin en 1972. Mais pourquoi ces jeunes se sont-ils révoltés ? « Je crois que la volonté de cette génération-là, inconsciemment ou consciemment, c'était de chasser la peur dans l'ancienne société québécoise, celle d'avant la révolution tranquille. » Et Loiseau rajoute : « Le FLQ, ç'a toujours été ça. On est capables de le faire même si on a peur. » Ce dernier a aussi accepté de parler lors du colloque « Mémoire d'octobre 70 » pour une raison : « Je voudrais qu'on sache ce qui s'est vraiment passé. » Selon lui, l'instauration de la Loi des mesures de guerre a été arrangée de toutes pièces par le gouvernement. « Moi, je crois qu'il s'agit d'une opération politico-militaire. » Ses raisons ? « C'est un coup politique pour affaiblir le sentiment d'indépendance des Québécois. De plus, tous les gens qui ont fait des enlèvements étaient archi-connus par la police. Ça faisait des années que ces gars-là militaient. Comment se fait-il que ces gens ne se soient pas fait arrêter avant ? »

Se remémorer le passé, souhaiter une enquête plus approfondie sur les événements d'octobre 70, raconter des anecdotes sur ses amis lors de leur clandestinité, voilà maintenant les pensées de cet ex-felquiste devenu comédien.

Le Palais du livre

MARYLÈNE TÊTU

En 1952, l'architecte Roméo Desjardins réalisait le Palais du commerce. Le bâtiment, construit au coin des rues Maisonneuve et Berri, avait pour fonction première d'abriter des foires commerciales. Quelque soixante-dix ans plus tard, on y vend des livres et un «skatepark» occupe le deuxième étage. Mais plus pour longtemps. La démolition du Palais débutera en janvier 2001, pour faire place à un nouvel édifice : la Grande Bibliothèque du Québec (GBQ).

Le choix de l'endroit n'a toutefois pas fait l'unanimité. Certains spécialistes en patrimoine architectural ont demandé que l'on sauvegarde le Palais du commerce en entier ou du moins en partie. Des études ont été entreprises afin de définir la valeur véritable du bâtiment. Le constat : on pourra consulter des documents d'archives sur cet édifice, mais pour la «fameuse» bibliothèque, les grands patrons ont opté pour une construction neuve. Et construction neuve il y aura, avec des frais de 58, 3 millions de dollars sur un budget total de 90, 6 millions.

LA CRÈME DE LA CRÈME

Pour la première fois au Québec, un édifice public a fait l'objet d'un concours international d'architecture. Lancé en janvier 2000, le concours s'est étalé sur plus de six mois. Un prestigieux jury, présidé par Phyllis Lambert fondatrice du Centre canadien d'architecture, a reçu 37 candidatures (11 du Québec et 26 de l'étranger). Cinq finalistes ont ensuite reçu 60 000 dollars pour réaliser une esquisse-concept du projet. C'est finalement l'équipe Patkau – Croft-Pelletier – Guité qui a remporté les honneurs. « C'était le plus diversifié de tous les projets et il était bien intégré par les matériaux », a indiqué la présidente du jury.

Les concours d'architecture, qui sont malheureusement trop peu nombreux au Québec, amènent des solutions nouvelles et un approfondissement sur une construction précise. Pour la GBQ, l'équipe gagnante a privilégié

deux stratégies : la compression d'espaces par l'extraction des

fonctions et l'appropriation du site. S'implantant dans le célèbre Quartier latin, la

Bibliothèque donnera sur l'avenue (la ruelle) Savoie devant accueillir des bouquinistes et des aires d'exposition. On aura même droit à un café-terrasse rue Berri.

TOUT SOUS UN MÊME TOIT

Les gens et organismes du quartier voulaient plus qu'une simple bibliothèque, ils espéraient « l'humanisation » des lieux. Ils seront choyés. La GBQ sera composée de 29 espaces de fonctions diverses : salles pour chercheurs, postes multimédia, auditorium de 300 places, espace ouvert 24 h, plus d'un million de volumes, etc.

« C'est le plus important investissement culturel fait par l'actuel gouvernement », a affirmé avec fierté Agnès Maltais, ministre de la Culture et des Communications, lors du lancement du concours d'architecture. La pression est forte pour l'équipe d'architectes dont les membres proviennent de la Colombie-Britannique et du Québec. Mais la firme Patkau, qui jouit d'une réputation mondiale, a su présenter un projet où s'équilibrent les fonctions culturelles et de services. À l'intérieur, les collections principale et québécoise occuperont deux espaces, nommés « les chambres de bois » en référence au roman d'Anne Hébert.

Le nouveau bâtiment qui fera l'utilisation de matériaux québécois dont le bois, le granit et le cuivre, occupera une superficie de 33 000 mètres carré. Sous la présidence de Lise Bissonnette, la GBQ ouvrira ses portes à l'automne 2003. D'ici là, on peut consulter le site Internet : www.grandebibliotheque.qc.ca Bonne lecture !



«Tasse-toé mon oncle»

PHILIPPE BEAUCHEMIN

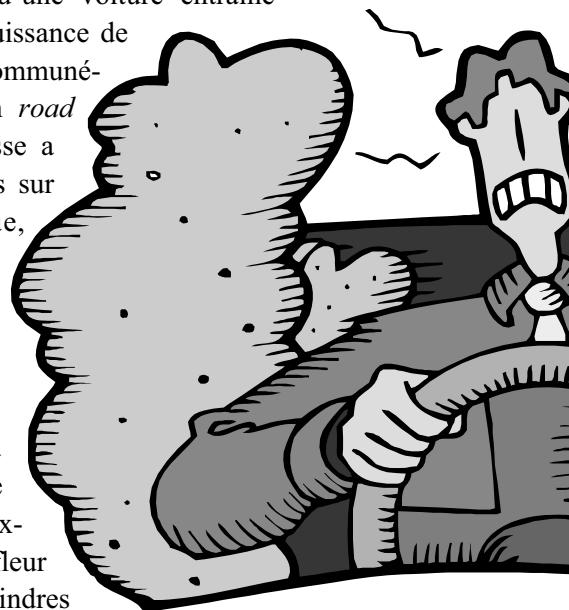
Cet été, un automobiliste a tiré à bout portant sur un autre chauffard parce que ce dernier l'avait coupé. Au mois de juin, un homme a subi une crise cardiaque dans sa camionnette suite à une altercation avec un conducteur. La cause : ce dernier l'avait injurié. Queue de poisson, bras d'honneur, insultes et cris font maintenant partie du quotidien des conducteurs du Québec. Les cas de rage au volant se font de plus en plus fréquents.

Épuisement, rage, colère, intolérance, fatigue. Un burn-out? Non, il s'agit plutôt du stress au volant, résultat du nombre sans cesse grandissant d'automobilistes au Québec. Il n'est plus rare maintenant d'entendre parler d'automobilistes qui ont perdu patience et qui ont tabassé un confrère routier.

Actuellement, il y a plus de 4 millions quatre cent mille automobilistes au Québec et environ le même nombre de véhicules routiers. La congestion sur les routes n'a jamais été aussi abondante ; seulement pour la rentrée scolaire de septembre dernier, le calvaire des conducteurs a débuté dès cinq heures ! Automobilistes, camionneurs et autobus scolaires envahissaient les routes, causant des bouchons de circulation monstres. Il fallait être patient pour entrer à Montréal : plus de trois heures d'attente !

Selon un sondage de la compagnie d'assurances Assur-Ligne publié l'an dernier, 32 % des automobilistes québécois admettent commettre fréquemment des actes de « rage au volant ». Selon ce même sondage, 80 % des conducteurs ont également été témoins de manœuvres dangereuses de la part de leurs confrères routiers. Un Québécois sur trois se transforme donc en *monstre du volant* et les autres l'observent, telle une bête de cirque. Pour Paul-André Therriault, porte-parole de la compagnie d'assurances, la violence sur les routes ne cessera pas d'augmenter ; « plutôt que de se protéger, les victimes ont tendance à réagir elles-mêmes par un comportement agressif. »

Plusieurs raisons expliquent cette soudaine *rage au volant*. L'anonymat que procure la voiture est un des facteurs importants. « Vous ne voyez pas le visage des gens et ils ne voient pas le vôtre, explique Lorne Korman, psychologue spécialiste qui a étudié les effets de la rage au volant; c'est comme si on n'était plus vraiment des êtres humains.» On est également conscient que l'on peut difficilement se faire reprocher nos actes quand nous conduisons. Qui oserait venir cogner à notre portière pour demander des explications sur notre conduite ? Pour plusieurs, le fait de conduire un engin aussi puissant qu'une voiture entraîne une forme de jouissance de la puissance, communément appelée un *road trip*. « La vitesse a des répercussions sur notre physique, explique Lorne Korman. Notre rythme cardiaque s'accélère et notre pression augmente ; on a l'impression que notre corps est excité. » Étant à fleur de peau, les moindres petites frustrations peuvent devenir explosives.



Il est cependant difficile de dire si nous sommes plus stressés qu'avant, mais c'est une possibilité qui pourrait expliquer qu'on se défoule davantage au volant. Depuis une dizaine d'années, les cas de violence au volant et d'altercations ont augmenté en flèche ; il existe des comportements et des événements qui suscitent le déclenchement de l'agressivité : quelqu'un qui arrête sur le pont pour faire le plein de lave-vitre ; un autre qui ne signale pas qu'il va tourner ; les routes détournées par la construction ; la priorité aux autobus ; etc.

LES EFFETS DU STRESS AU TRAVAIL

Prenant de plus en plus de temps dans notre journée, les heures (car il s'agit bien d'heures maintenant !) passées au volant affectent le reste de notre journée autant que notre équilibre personnel. Assis dans notre véhicule, nous voyons l'apparition de plus en plus fréquente de douleur lombaire, de torticolis et de fatigue psychologique. Alors, comment s'étonner que l'on transporte tout notre stress et notre agressivité au travail ?



Des états de stress amènent des problèmes tant au niveau psychologique que physique. Ainsi, les douleurs musculaires, les problèmes de sommeil et de concentration, les maux de têtes, l'anxiété, les gripes et autres infections se font beaucoup plus présents. On devient moins efficaces et compétents au travail, les heures nous semblent une éternité et les blagues de nos collègues de bureau nous

tombent royalement sur les nerfs. Bref, les relations interpersonnelles et professionnelles s'en ressentent.

« Nous voyons souvent, à nos bureaux, des gens en dépression majeure qui se sont rendus au bout de leur rouleau dans cet engrenage, indique Helen Lebel, psychologue, sur son site Internet. Cependant, très souvent, ce n'est qu'avec le recul qu'ils réalisent à quel point ils étaient stressés : à quel point ils ont vécu beaucoup d'événements difficiles ces derniers temps, à quel point ils avaient des symptômes qui se sont installés sur un assez long terme. La plupart d'entre nous ne se rendent

pas aussi loin. Cependant, il est fréquent que le niveau de stress soit trop élevé pour maintenir une joie de vivre dans le quotidien. »

Un bon matin, Réal, qui travaillait à Hydro-Québec, en a eu assez. Se sentant incapable de gérer le stress occasionné par son déplacement quotidien entre la Rive-Sud et le centre-ville de Montréal, il a décidé de quitter la grande banlieue et est retourné à Chicoutimi, son lieu de naissance.

« Je n'en pouvais plus! J'étais rendu à un point où j'étais stressé même à la maison. Juste le fait de savoir que je devais conduire une heure le matin pour aller au travail et une autre heure le soir pour en revenir, me donnait des sueurs froides », explique-t-il.

Pour Nicole Cuco, psychologue clinicienne et consultante en entreprise, il n'est pas surprenant de voir une augmentation de la fatigue chronique causée, justement, par le trajet routier : « La combinaison de stressseurs tels le volant, les préoccupations de performance professionnelle et la vie personnelle peuvent amener un état de dépression. Le *burn-out* est souvent le résultat d'une accumulation de stressseurs, et non pas la conséquence d'un seul. »

Il est donc important de réduire la réponse de l'organisme aux stressseurs ; quand le travail est fini, il faut passer à autre chose. Se détendre en pratiquant des activités agréables, faire de l'activité physique, etc. Selon le Dr. Yves Lamontagne, « il est préférable pour réduire le stress de s'offrir des petits plaisirs fréquemment plutôt que de se promettre une grande récompense à plus long terme : par exemple, il vaut mieux prendre le temps pour se consacrer à des intérêts et se divertir dans son quotidien que de faire du temps supplémentaire pour se payer des vacances annuelles dispendieuses ou encore de s'acheter de bons livres, de bons disques, de bons logiciels régulièrement plutôt que d'économiser pour une piscine dans deux ans. » Alors, vivez au jour le jour et prenez le temps d'embellir votre quotidien!

L'horreur se refait une beauté

EMMANUELLE DE MER

La All Hollows' Eve nous offre sa moisson annuelle de films d'épouvante. Les distributeurs se réjouissent d'autant plus cette année qu'un vendredi 13 hante le calendrier. À côté de *Promenons-nous dans les bois*, réincarnation atone du petit chaperon rouge *made in France* et autres *Lost Souls*, ersatz pâlot de *The Exorcist*, l'horreur peut-elle se revamper?

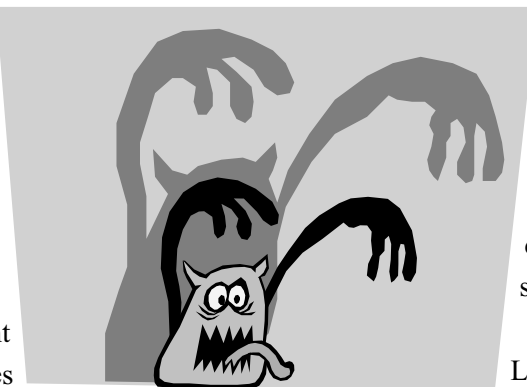
Morts-vivants, fantômes ou nouveaux monstres, les films d'horreur ont changé de visage depuis le *Nosferatu* de Murnau (1922), le premier film de vampire adapté du roman *Dracula* de Bram Stoker. Où sont passés les Frankenstein, Dr. Jeekyll et Mr. Hyde, loups-garous, momies et autres zombies? Évaporées, ces « vedettes » du cinéma d'horreur américain exploitées jusqu'au milieu du 20e siècle.

Les productions des années 50 font plaisir aux amateurs de séries B : les moyens manquent cruellement, donnant un second sens au mot « atrocité ». Pour le constater, allez fréquenter les magasins de location vidéos ou les rétrospectives de films d'horreur, comme celles du Festival Fantasia ou du Cinéma du Parc qui leur accordent une place de choix : *Cannibal Ferox*, *Revenge of the Creature*, *I was a Teenage Werewolf*, *The Blob*, *The Body Snatchers*, *The Texas Chainsaw Massacre*. Des hectolitres d'hémoglobine, des viscères, du plaisir pour les non-végétariens!

La disparition progressive de la censure dans les années 60 provoque une mutation du film d'horreur. L'effroi enjôle un public de plus en plus large et crée un marché lucratif. Faisant suite à *Psycho* d'Hitchcock (1960) et à

Rosemary's Baby de Polanski (1968), la décennie 70 se laisse posséder par le cauchemar : *The Exorcist* (William Friedkin), *Jaws* (Steven Spielberg), *Carrie* (Brian DePalma), *Alien* (Ridley Scott), *The Thing* et *Christine* (John Carpenter), *Scanners*, *The Dead Zone*, *Dead Ringers* (David Cronenberg) et *The Shining* (Stanley Kubrick).

Les spectateurs en redemandent et les succès au box-office font saliver Hollywood qui crée ses clones (bien avant Starbuck) : *Night of the living dead*, *Dawn of the Dead*, *Day of the Dead*, *Poltergeist* 1 à 3, *The Amityville Horror*, *Alien* 1 à 4, *Hellraiser* et les sept épisodes respectifs de *Halloween* et *Nightmare on Elm Street*. Habituellement réalisés par des cinéastes en début de carrière, les films d'horreur servent de tremplin... ou de tombe.



Les *aficionados* de l'épouvante qui se sont gavés de ces classiques ont désormais plus de 20 ans. Leur « culture » s'est étoffée : pas question qu'on leur serve du réchauffé. Wes Craven, l'homme aux mille masques, géniteur de *Halloween*, parvient à relancer le genre avec *Scream*. Cette machine à frissons dépèce le squelette de l'horreur tout en appliquant ces principes. Et ça fonctionne. *Scream* est l'un des plus grands succès commerciaux des dernières années tous styles confondus (bonjour les clones). *The Blair Witch Project* renouvelle autrement le genre. Tourné en vidéo par des jeunes, avec un budget famélique de 35 000 \$ US, ce film a fauché une récolte inattendue. Hollywood récupère la sauce et sort le numéro 2 cet automne, version Olympiques : à vos marques, prêts, criez!

Le Président du sax

MAXIME DEMERS

Le nom de Lester Young ne vous dit peut-être pas grand-chose. Ce saxophoniste américain est pourtant considéré, avec Coleman Hawkins et John Coltrane, comme l'un des meilleurs souffleurs jazz de tous les temps. Père spirituel d'une tripotée de saxophonistes, de Charlie Parker à Stan Getz en passant par Art Pepper et Miles Davis, celui que la chanteuse Billie Holiday avait surnommé « le président » est l'instigateur du son *cool*, ayant révolutionné son art d'un style tout à fait flamboyant et original. Du 7 novembre au 2 décembre 2000 au Monument national, le Théâtre de la LNI (la Ligue nationale d'improvisation) rendra hommage à ce légendaire saxophoniste en présentant *La Résurrection de Lester Young*, un spectacle musical inspiré d'une pièce de théâtre de l'auteur américain Oyamono.

Né en 1909 à Woodville dans l'État du Mississippi, Lester Young a commencé sa carrière comme batteur dans l'orchestre de son père. Très jeune, il a également pratiqué le violon et la trompette avant d'opter définitivement pour le sax alto. Il avait alors 13 ans. À 18 ans, refusant de jouer dans le Sud, il quitte le groupe familial pour accompagner le Art Bronson Bostonia en tournée. Il troque alors son saxophone alto pour un ténor.

Après un bref retour avec l'orchestre de son père, Young devient au début des années 1930 l'un des saxophonistes les plus en demande aux États-Unis. Il

se produit avec les Blues Devils, Shuck, Bennie Moten, King Oliver et surtout le groupe Count Basie qui met en vedette, entre autres, Billie Holiday et Teddy Wilson. C'est à cette époque qu'il marque l'histoire de la musique en créant le son « Jazz Cool ». Dans les années 40, alors au *top* de sa forme, il se concentre sur ses propres projets - dont un avec son frère Lee - puis retourne aux côtés de Billie Holiday. Il effectue par la suite une série de tournées au sein du célèbre collectif Jazz and the Philharmonics.

Mais vers le milieu des années 1950, le saxophoniste commence à perdre les pédales. Même si ses albums demeurent encensés par les critiques et les artisans du monde jazz, Young se sentait frustré d'entendre d'autres saxophonistes l'imiter et gagner deux fois plus d'argent que lui. Il se met à boire et meurt, seul dans sa chambre d'hôtel à New York, en 1959, d'une crise cardiaque liée à l'abus d'alcool.

Mise en scène par Julie Vincent (*La Femme en noir*, *Marie La Blanche*), *La Résurrection de Lester Young* nous brosse les derniers instants de la vie de saxophoniste. Le spectacle met en vedette les acteurs Didier Lucien, Widemir Norvil et Jean L'Italien, mais aussi des musiciens « live » dont le réputé saxophoniste Sayyd Abdul Al-Khabbyr (Duke Ellington Orchestra) et le batteur Jeffrey Simons (Montreal Jubilation Gospel Choir).



La beauté du rugby

KARIM ROSAZ

Le rugby, mais *kossé* ça ?

Le rugby est un sport collectif. Joué avec un ballon ovale, plus gros que celui du football. Le but est de déposer le ballon dans la zone des buts, tout comme le football, à la seule différence qu'il est interdit de passer le ballon vers l'avant ou de plaquer un joueur sans ballon. Un autre aspect non négligeable est que chaque équipe n'a droit qu'à cinq changements par match, ce qui oblige les joueurs à jouer tout un match et non pas des séquences de 30 secondes comme le font, parfois, les joueurs de football. Ce qui amène certains à dire que c'est un sport pour « les hommes, les vrais ».

En général, les âmes sensibles, les filles donc, disent que c'est un sport de brutes. D'autres affirment que c'est le plus beau sport au monde. C'est en fait le seul sport de combat collectif, ce qui en fait sa spécificité et son charme. Les principaux acteurs définissent leur sport comme étant « un sport de brutes joué par des gentlemen ».

À Montréal, le samedi 14 octobre 2000, se jouent les finales du championnat de rugby masculin du Québec. Une première constatation : la gente féminine est bien représentée. En fait, il existe au Québec un championnat de rugby féminin. Mettons de côté tous les préjugés, ce sont des filles « normales » qui pratiquent ce sport; elles sont d'ailleurs très sympathiques et se donnent à fond dans leur sport comme n'importe quelle autre athlète.

Le seul inconvénient pour le rugby au Québec, c'est l'hiver. Ce sport se joue en plein air, ce qui fait que la saison y est plutôt courte, plus précisément de mai à octobre pour les clubs qui se rendent jusqu'en finale. En France, là où le rugby est l'un des sports vedettes, la saison de rugby dure près de neuf mois.

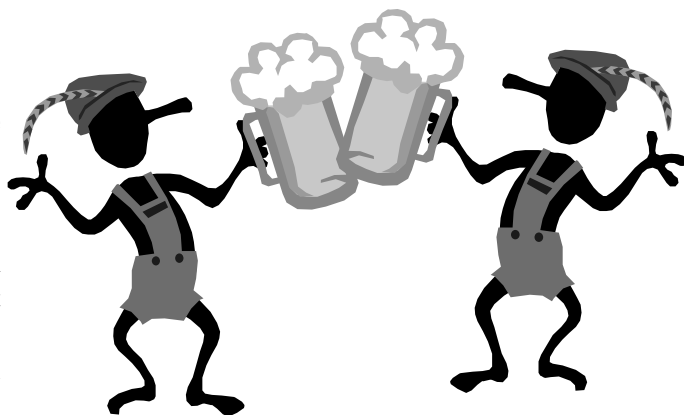
Mais cela ne nous empêche pas de voir du beau jeu et de pouvoir passer à la fameuse troisième mi-temps. C'est exact, le rugby est le sport reconnu mondialement pour ses troisièmes mi-temps. Voilà l'explication : un match de rugby se déroule sur deux mi-temps de 40 minutes chacune. Pendant 80 minutes donc, les deux équipes se disputent le ballon de manière acharnée. Une guerre de tranchées, en fait. On prend des coups, on s'insulte. Notons que ce sport se joue sans protections. C'est le fameux sport de combat collectif défini plus haut. Au coup de sifflet final commence la troisième mi-temps. Les deux équipes

commencent par se serrer les mains en félicitant l'adversaire de son match, ceci suivi des douches. Et puis, direction vers un bar désigné par l'équipe qui reçoit. Une fois au bar, un autre match débute dont l'objectif est de saouler l'autre équipe et de draguer le plus de filles possible.

Euh, non ! En fait le seul et unique objectif est de saouler l'adversaire. L'équipe dont une partie des joueurs sera restée dans le bar dans un état

plus ou moins correct aura gagné. Mais tout ceci se fait dans une ambiance très conviviale. Les joueurs adversaires, ennemis mêmes pendant le match, se paient mutuellement des bières et chantent à tue-tête.

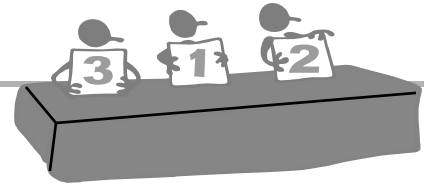
Pour quelqu'un qui vient de l'extérieur, c'est un spectacle difficilement compréhensible. Comment deux joueurs qui s'injuriaient et se donnaient des coups pendant le match peuvent-ils boire une bière ensemble comme les meilleurs amis du monde ? Interrogé sur ce phénomène particulier, un joueur répondit tout simplement : « C'est là toute la beauté du rugby. »



Important

Le comité de rédaction se réserve le droit de refuser tout article qu'il jugera tendancieux, litigieux ou au contenu inexact. Le comité de rédaction se réserve également le droit de corriger tout texte qu'il lui sera soumis.

Chronique Gérant d'estrades



Mission accomplie !

YVES CHARBONNEAU

En remportant le Grand Prix du Japon, avant-dernière manche du Championnat de Formule 1, Michael Schumacher a mis la main sur le titre de champion des pilotes. L'Allemand est ainsi devenu le premier pilote de la Scuderia, depuis Jody Scheckter en 1979, à rafler le titre tant convoité.

« Schum » s'est joint à Ferrari en 1995, après avoir remporté deux Championnats des pilotes avec l'écurie Benetton. À l'époque, plusieurs experts avaient remis en question son choix. Schum quittait Benetton, munie du moteur Renault (le meilleur !), pour se coller avec la prestigieuse Scuderia, qui n'allait nulle part depuis des années. Mais sa mission était claire : gagner au volant de la célèbre voiture rouge.

En quittant Benetton, « Schum » savait très bien ce dans quoi il s'embarquait. Jean Todt, directeur sportif de la Scuderia, voulait que Ferrari redevenue une écurie de premier plan et que Schumacher, considéré le meilleur pilote depuis le décès de Ayrton Senna en 1994, gagne le Championnat des pilotes au volant d'une de ses voitures. En plus d'obtenir les services du meilleur pilote au monde, Ferrari enrôlait Ross Brawn (également de Benetton), le meilleur stratège de F1. Les amateurs se souviendront des nombreuses courses gagnées par « Schum » grâce aux stratégies de courses et de ravitaillements élaborées par Brawn. Avec ces deux nouvelles acquisitions, Ferrari était donc en voiture pour une conquête du Championnat des conducteurs.

Mis à part la saison 1999, où une fracture de la jambe au Grand Prix d'Angleterre l'a contraint à rater six courses, « Schum » a toujours été dans la course pour le titre du meilleur pilote de F1. En 1996, au volant d'une voiture peu fiable, il a terminé troisième au classement général en 1996, derrière Damon Hill et Jacques Villeneuve, les deux

pilotes de l'écurie Williams-Renault. Les deux années suivantes, le Championnat des pilotes s'est décidé au dernier Grand Prix de la saison. À chaque occasion, Schumacher a dû se contenter de la seconde place, derrière Villeneuve (1997), toujours au volant d'une Williams-Renault, et derrière Mika Hakkinen (1998), sur McLaren-Mercedes.

En l'an 2000, Schumacher et Ferrari fondaient beaucoup d'espoir sur la nouvelle voiture. Et elle n'allait pas les décevoir... « Schum » a remporté les trois premières courses et cinq des huit premières. À la mi-saison, il a connu un creux de vague et a permis à Hakkinen de le rejoindre au classement des pilotes en ne terminant – tout de même – que deux fois second lors des cinq Grand Prix suivants. Tel un vrai champion, « Schum » s'est ressaisi et a gagné les trois courses suivantes pour s'assurer le titre des pilotes. On peut donc dire que Schumacher a dominé le « cirque » de la Formule 1, avec ses huit victoires et ses huit positions de tête sur la grille de départ (avant le Grand Prix de Malaisie).

Bien qu'il soit le meilleur pilote au monde, on reproche souvent à Michael Schumacher ses écarts de conduite ou son manque de fair-play sur la piste. On n'a qu'à penser à sa collision avec Damon Hill en Australie en 1994, à sa tentative de sortir Villeneuve du Grand Prix d'Europe en 1997 ou à sa prise de bec avec David Coulthard dans les puits en Belgique en 1998. Mais il faut croire que les meilleurs pilotes ont tous les droits. Alain Prost et Ayrton Senna ont joué le même jeu en 1988 et 1989.

En août dernier, ayant cru voir le Championnat lui glisser à nouveau entre les doigts et doutant de ses capacités de gagner, Schumacher a pleuré devant des milliers de téléspectateurs suite à sa victoire au Grand Prix d'Italie. Maintenant, il peut rire. Il peut célébrer. Il est champion du monde.

Laissez-moi écrire

Quelques «morceaux» de Per-



Il est devenu coutume dans la culture québécoise de se payer la tête de nos commentateurs sportifs. Il faut dire qu'avec des communicateurs aussi chevronnés que Ron Fournier, Michel Bergeron ou Pierre Bouchard, on n'a pas vraiment le choix. Mais l'un de nos plus mémorables terroristes de la langue française demeure sans aucun doute Jean Perron. Lors de son passage comme commentateur à la télévision et à la radio, l'ex-entraîneur des Nordiques de Québec et du Canadien de Montréal a servi à ses auditeurs assez de déformations de la langue, d'absurdités et de barbarismes pour qu'on crée un style de langage qui porte son nom : le *perronisme*. Voici

- Vous m'enlevez l'eau de la bouche...
- Faut pas chercher de midi à l'an 40 !
- Ça ne prend vraiment pas la tête à Bobino!
- C'est la pointe de l'asperge.
- Ce joueur-là a vraiment les deux yeux dans la même bottine.
- L'erreur est humide.
- Il a intérêt à marcher sur des gants blancs.
- Je commence à avoir le feu aux poudres !
- Il devrait plutôt mettre du vin dans son verre.
- Il est temps de mettre les points cédille et les barres obliques.
- Paris ne s'est pas construit en plein jour !
- Je ne tournerai pas ma langue par quatre chemins.
- Il ne faudrait pas se flatter les bretelles.
- Il ne faudrait pas qu'il prenne sa lanterne pour le messie!
- Il lui a remis la monnaie de son change.
- Ça commence à sentir l'eau chaude.
- *Excusez*,...c'est bien intéressant, mais notre horloge se bouscule.
- Il n'a pas inventé le bouchon à quatre trous !
- Ça m'a mis l'astuce à l'oreille...
- Je suis pas né dans un petit pain !
- Il s'est retrouvé les quatre jambes en l'air !
- Moi, je suis unanime là-dessus.
- Tout le monde va regarder la partie, d'un Atlantique à l'autre!
- Ce type de blessure, c'est très souffrant, surtout quand ça fait mal.
- Le jour où les Nordiques ne perdront plus, ils gagneront pas mal plus souvent.
- Lindros, on l'attend sur un piano d'argent !
- Ils n'y sont pas allés avec le dos de la main morte.
- Il est arrivé avec l'équipe comme un cheval sur la soupe !
- Il a coulé beaucoup d'encre sous les ponts depuis ce temps-là !
- On commence enfin à voir le train au bout du tunnel !
- On devrait arrêter de tourner l'affaire dans la plaie!
- Il devrait tourner sa langue dans sa poche avant de parler !
- Quand Stéphane Richer joue à la hauteur de son talent, il pourrait jouer avec les deux yeux attachés dans le dos !



Prochaine tombée : 26 novembre 2000. ❖ lerepor-